

"On" et "nous"

Par Vĩnh Đào JJR 61



"On a adoré... on reviendra" (Un vacancier satisfait).

"Nous, on veut avoir un salaire pour payer nos factures..." (Un chômeur exaspéré).

"On est prêts" (Vos enfants, avant de partir en vacances).

"On a gagné!" (Des spectateurs, après un match de football).

"Nous autres on s'en fout" (Un manifestant mécontent).

"On est là pour manifester afin que les droits de l'enfant soient respectés" (Un autre manifestant contre le "mariage pour tous").

"On n'a pas dîné, on a discuté..." (Johnny Halliday, rendant compte à la presse de ce qui se passait au Fouquet's le soir de l'élection de Nicolas Sarkozy en 2007).

"On n'est pas Harry Potter! On est là pour aider les gens dans leurs démarches" (Un responsable UMP pour les Bouches-du-Rhône, chargé de mettre en place les "programmes de services concrets" aux citoyens, mai 2013).

"On a voté mardi un texte prévoyant l'installation de caméras de surveillance sur les bateaux de pêche. Au rythme où c'est parti, on va bientôt aussi avoir des caméras dans nos bureaux" (Pervenche Berès, présidente socialiste de la commission de l'emploi et des affaires sociales du Parlement européen, mai 2013).

On peut multiplier à l'infini ces exemples que nous pouvons entendre partout, à longueur de journée, où le pronom indéfini "on" est systématiquement employé à la place de "nous", à tel point de donner l'impression que le pronom personnel à la première personne du pluriel "nous" a complètement disparu au profit de "on". Cet usage n'est pas récent.

"On" désigne normalement un sujet indéterminé, soit les hommes en général (*On a souvent besoin d'un plus petit que soi*), soit un individu non différencié, anonyme ou inconnu (*On a volé son scooter*). Mais "on" dans d'autres circonstances, peut désigner une ou plusieurs personnes bien déterminées et prend ainsi la valeur des pronoms personnels *je, tu, il, nous, vous, il(s), elle(s)*. "Il traduit alors la modestie, la discrétion, l'ironie, le mépris, l'orgueil, le reproche, etc.", précise Maurice Grévisse (*Le Bon usage*, Duculot 1980, p.644).

Dans *le Misanthrope* de Molière (IV, 3), lorsque Célimène dit à Alceste:

Allez, vous êtes fou, dans vos transports jaloux,

Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous,

"on" ici est mis pour "je" (Vous ne méritez pas l'amour que j'ai pour vous).

Ceux qui prennent acte

Mais, dans les cas les plus fréquents, "on" est utilisé à la place de "nous", comme dans les exemples que vous avez trouvés au début de ce texte. Certains grammairiens prennent acte, sans condamner cet usage. Ainsi Marcel Cohen:

"Il faut noter, en particulier, l'emploi personnel de *on* pour *nous*, tout à fait courant dans la langue de la conversation, et qui s'introduit même parfois dans la langue littéraire; il devient si fréquent dans le français familier (exemple: *"on part en voyage"* = nous partons en voyage) que certains commencent à se demander si *on* ne doit pas remplacer *nous* dans les tableaux de conjugaison de ce registre." (*Toujours des regards sur la langue française*, Editions Sociales 1970, p.126).

Olivier Houdart soutient qu'à l'oral, cet emploi de *on* à la place de *nous* était déjà répandu au 17^e siècle et qu'actuellement, "le pronom *nous* est surclassé par *on* à l'oral, et cela dans toutes les couches de la société. Peut-être parce que la troisième personne du singulier, qu'il appelle, est d'emploi plus simple que la première du pluriel." (Olivier Houdart et Sylvie Priout, *La grammaire, c'est pas de la tarte*, Editions du Seuil, 2009, p.186).

Danielle Leeman-Bouix proclame même: *"Je ne sais pas pourquoi l'emploi de on à la place de nous est condamné"* (*Les fautes de français existent-elles?*, Seuil, 1994, p.24).

D'autres, sans condamner, émet quelques réserves: *"On s'était fâchés, on s'est séparés à regret, on est allés ensemble jusqu'au bout du chemin"* ne sont pas des tournures fautives, même si elle relève du langage familier" (Maurice Druon, *Le "Bon Français"*, Editions du Rocher, 1999, p.155). Adolphe V. Thomas juge aussi que

cet emploi relève du langage familier et populaire. Bernard Cerquiglini note que cet emploi peut quelquefois causer quelque fâcheuse confusion, ainsi dans la phrase suivante: "*Alors, on arrive à l'hôtel; heureusement, on y parlait français*", le pronom *on* est d'abord mis pour *nous* (le locuteur et les personnes qui l'accompagnent) puis il est un sujet indéfini (le personnel de l'auberge). L'auteur conclut qu' "afin d'éviter ce genre de confusion, il suffit d'employer les pronoms avec leur valeur propre: *nous, on, ils*" (Bernard Cerquiglini, *Merci Professeur!*, Bayard, 2008, p.222).

Dupré (*Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain*, Ed. de Trévise, 1972), note que l'emploi de *on* pour "*nous*" est courant dans le langage parlé, à Paris et dans la plupart des régions. Cependant, "*cet usage est à considérer comme familier et doit être proscrit du style soigné, surtout dans la langue écrite*".

Ceux qui condamnent

D'un autre côté, l'emploi de "*on*" à la place de "*nous*" est condamné sévèrement par certains grammairiens souvent qualifiés de "puristes". Ainsi, Abel Hermant, grammairien et académicien (1862-1950), rapporte les propos entendus au cours d'une conversation banale, qui ont le don de l'exaspérer: «Lorsque j'entends [...] ce monsieur jeune encore et déjà très chauve, flanquée d'une épouse très fardée, aux cheveux blanc-platine, dire: "*On est allé jusqu'à Saint-Jean, on a fait du quatre-vingts, on est revenu par Bayonne, on a pris le chocolat, on s'est bien amusé*", lorsque je regarde le petit bonhomme ou la petite bonne femme qui l'écoute et semble recueillir un à un, avec une admiration révérencielle, tous les crapauds qui tombent de sa bouche, je ne puis me défendre de répéter tout bas la phrase atroce de Poil-de-Carotte: "Tout le monde ne peut pas être orphelin".» (Abel Hermant, *Chroniques de Lancelot du "Temps"*, Larousse, 1936, p.480).

Aristide, dans ses "Divertissements grammaticaux" (*Le Figaro littéraire*, mai 1991), cite les propos d'un de ses lecteurs qui qualifie de "stress auditif la disparition de *nous* au profit du *on*", et qui rappelle que l'institutrice de sa mère, en 1910, définissait: "*on, pronom indéfini employé par les imbéciles!*"

Qui a raison?

Alors, ces condamnations sévères sont-elles justifiées? Danielle Leeman-Bouix soutient que: «La prolifération de *on* témoignerait d'une évolution des mentalités, d'un changement dans la conception que l'individu se fait du monde et de sa place dans le monde. Il est vrai que les anciennes générations emploient beaucoup plus le *nous* et ont essayé de contraindre leurs enfants à éviter le *on*, pronom "malhonnête": "*On, ce n'est pas poli*" se sont entendu répéter quelques-uns; "*On, je ne sais pas qui c'est*", disaient les instituteurs; et dans telles familles plus prosaïques: "*On est un con*" – ce qui montre bien que le tour peut être condamné dans les milieux populaires eux-mêmes.» (*Op.cit.* p.88).

Les temps ont changé, le langage évolue. De nos jours, condamne-t-on encore aussi sévèrement le "*on*" utilisé à la place de "*nous*"? Vous entendez tous les jours et vous-mêmes avez souvent dit à vos collègues: "*Si on allait manger dehors à midi?*", ou "*Que va-t-on faire cette semaine?*", sans avoir l'impression de parler un langage relâché ou vulgaire. En revanche, d'autres exemples entendus ici ou là, tels ceux qui ont été cités plus haut, ont l'air de "ne pas très bien passer". Dans certains cas, "*on*" donne l'impression que c'est bien un "*pronom indéfini employé par des imbéciles!*" Quelle en est la raison?

Le secret réside en ceci: "*On*" à la place de "*nous*" est de nos jours bien admis dans la langue courante lorsqu'il s'agit d'un "*nous*" inclusif, c'est-à-dire que le ou les interlocuteurs sont inclus dans le "*nous*". Ainsi, il est parfaitement normal si vous vous adressez à vos collègues en ces termes: "*On va tous se réunir dans la grande salle*", ou: "*Je propose qu'on ouvre le débat par quelques questions préliminaires*".

En revanche, l'emploi de "*on*" à la place d'un "*nous*" exclusif (lorsque le ou les interlocuteurs sont exclus du "*nous*") entre dans le registre d'un langage très familier: "*On pense que vous avez tort*". Si vous racontez à vos collègues votre soirée de la veille, il vaut mieux éviter de dire: "*Hier, on a dîné dans un petit restaurant puis on est allés au cinéma*", pour ne pas parler comme les "jeunes de banlieue". Dire: "*Hier, Gilbert et moi nous avons dîné dans un petit restaurant puis nous sommes allés au cinéma*", relève d'un parler plus soutenu et plus élégant. C'est une question de niveau de langage.

Remarquons que dans une phrase comme: "*On s'est rencontrés l'année dernière*", il est généralement admis qu'on doit faire un accord selon le sens et non selon la grammaire (le verbe reste au singulier mais les adjectifs et les participes prennent la marque du pluriel).

Rappelons enfin que le français comme la quasi-totalité des langues indo-européennes ne permet pas de différencier le "*nous*" exclusif du "*nous*" inclusif, et que seul le contexte permet la différenciation. En revanche, le vietnamien a des pronoms différents pour le "*nous*" exclusif (*chúng tôi*) et le "*nous*" inclusif (*chúng ta, chúng mình*). Si "*on*" est employé à la place de *chúng ta, chúng mình*, il reste dans le registre d'un langage courant et très correct, s'il remplace *chúng tôi*, il devient la marque d'un parler très populaire.

"Nous", ce pronom si simple tend à disparaître. Nous devons apprendre à le réutiliser.

V.Đ.
Mai 2013